

Fiche pédagogique

The Golden Dream –
Rêves d'or

Planète Cinéma

Le programme scolaire du FIFF
Das Schulprogramm des FIFF

19 > 23.03 2018

Médiation culturelle | Kulturvermittlung

**Titre original :**
La Jaula de Oro**Film de fiction long métrage**
Mexique, Espagne, 2013**Réalisation :**
Diego Quemada-Díez**Interprètes :** Brandon Lopez,
Rodolfo Domínguez, Karen
Martínez**Version originale espagnole**
sous-titres français et
allemand**Durée :** 1h48**Distribution en Suisse :** Xenix
Filmdistribution**Public concerné :**
Âge légal : 16 ans
Âge conseillé : 16 ans
www.filmages.ch/
www.filmrating.ch/**Zurich Film Festival 2013 :**
Œil d'Or du meilleur film**Cannes 2013 - Un Certain**
regard :
Prix Un Certain Talent**Résumé**

Vivant au Guatemala, Juan, Sara et Samuel aspirent à une vie meilleure et tentent de se rendre aux États-Unis. Pendant leur périple, ils rencontrent Chauk, un indien du Chiapas ne parlant pas l'espagnol et qui se joint à eux. Lors de leur voyage dans des trains de marchandises ou le long des voies de chemin de fer, ils devront affronter une dure et violente réalité : racket, enlèvement, travail forcé, faim, soif, inconfort et même la mort. Le titre vient d'une ballade mexicaine, *Jaula de Oro*, qui conte

le désespoir de ces Mexicains qui ont fait le voyage vers les États-Unis, et n'y ont trouvé qu'une cage dorée inhospitalière. Ce pays accepte la main-d'œuvre bon marché des immigrants clandestins – manœuvres, cuisiniers, jardiniers, personnel de ménage – sans pour autant leur délivrer le permis de travail et de résidence dont ils ont besoin pour quitter leur statut illégal d'esclave moderne à la merci de n'importe quel contrôle ou accident. Malgré cela, les États-Unis demeurent un pôle d'attraction pour les pauvres de toute l'Amérique latine.

Commentaires

Le cinéaste – C'est le premier long-métrage du réalisateur espagnol Diego Quemada-Díez. Il a auparavant réalisé trois court-métrages ayant remporté de nombreuses récompenses internationales. Sa formation de cinéaste, il l'entame en 1995 en tant qu'assistant du directeur de la photographie sur *Land and Freedom* de Ken Loach. Par la suite, il sera l'opérateur-caméra de Rodrigo Prieto sur *21 grammes* d'Alejandro González Iñárritu, puis travaillera aux côtés d'illustres cinéastes comme Tony Scott, Oliver Stone ou Spike Lee.

Le projet – L'intention initiale de *Rêves d'Or* est de donner une voix aux migrants – des êtres humains qui défient un système établi par des autorités nationales et internationales impassibles, en traversant les frontières illégalement, en risquant leurs vies dans l'espoir de fuir la pauvreté.

Au croisement du documentaire et de la fiction, l'idée du film a mûri alors que le réalisateur vivait chez un ami, au bord de la voie ferrée. Là, il a accumulé des centaines de témoignages de migrants, auxquels se sont ajoutés les sentiments

personnels de chaque individu ayant participé au processus créatif. Le casting pour trouver les rôles principaux a, lui, été organisé dans l'un des quartiers les plus pauvres de Guatemala City, parmi 3'000 jeunes gens. Le film a été réalisé en pellicule argentique super 16 mm et non pas en vidéo, comme dans la plupart des cas aujourd'hui. Sur le plan formel, comme son maître Ken Loach, Diego Quemada-Díez filme « à hauteur d'homme », privilégiant les gros plans et une caméra très mobile, parfois portée à l'épaule afin de nous rendre plus proches des personnages au cœur de l'action.



L'émigration de l'Amérique latine vers les USA – En 2006, sous la présidence de George Bush, il a été décidé d'ériger un mur sur la frontière entre les USA et le Mexique. Sa longueur couvre aujourd'hui environ un tiers de la distance totale des 3'141 kilomètres qui séparent les deux pays. Surnommée *tortilla border*, cette frontière enregistre (ou plutôt n'enregistre pas) le plus grand flux migratoire illégal du monde (500'000 passages par an environ). A cela s'ajoute un autre problème qui n'est pas des moindres : 90% à 95% de la drogue qui entre aux Etats-Unis passe par là. Les migrants viennent du Salvador, du Guatemala, du Honduras et du Mexique, ou même du Sud profond de l'Amérique latine. Ils doivent affronter le harcèlement des policiers ou des militaires corrompus, les raids des gangs, le danger mortel de monter dans des trains de marchandises en marche et réussissent rarement à passer « de l'autre côté » du premier coup.

Cependant, suite à l'élection de Donald Trump à la présidence des USA en 2016, la situation a bien changé. En effet, le nouvel homme fort des Etats-Unis avait fait de cette question un des arguments

phares de sa campagne électorale en promettant un mur sur toute la longueur de la frontière. Aujourd'hui, pris entre les promesses faites et les réalités économiques, Trump tente de se sortir d'affaire en proposant un *deal* au Congrès : débloquer 25 milliards de dollars pour la construction du mur contre la possible régularisation et naturalisation de près de 1,8 million de clandestins arrivés mineurs aux Etats-Unis (les *dreamers*). Cet arrangement aura sans doute de la peine à passer tel quel, surtout si l'on prend en compte qu'initialement, Trump avait promis de faire payer l'entier de ces travaux au Mexique. Aux dernières nouvelles, il n'est pas question pour Enrique Peña Nieto, le président mexicain, d'accéder à cette demande. Les relations entre les deux pays sont devenues très tendues.

Le Guatemala – Pays de civilisation maya, le Guatemala est conquis par Pedro de Alvarado, lieutenant de Cortès (1523-1524). En 1821, le Guatemala proclame son indépendance de l'Espagne et fait partie, jusqu'en 1823, de l'empire mexicain du général Agustín de Iturbide, puis des Provinces-Unies d'Amérique centrale où il forme un État indépendant en 1839. L'emprise économique des États-Unis s'exerce dès la fin du XIX^e siècle, et notamment sous les dictatures d'Estrada Cabrera (1898-1920) et d'Ubico (1931-1944). Un gouvernement démocratique lui succède, qui promulgue la réforme agraire, mais se retrouve chassé par un coup d'État militaire organisé par Eisenhower (1954). Les années suivantes voient des militaires se succéder au pouvoir. La guérilla se développe et le conflit se transforme en guerre civile. Celle-ci durera plus de trente ans. Exercée par un État dictatorial, la violence généralisée cause, durant cette guerre, près de 200'000 morts, dont 50'000 disparus et près d'un million de personnes déplacées. Malgré les accords de paix signés en 1996, le pays connaît encore aujourd'hui la violence politique et la corruption. La pauvreté qui affecte près de 70 % de la population ne fait qu'accroître le malaise social. Avec 12 millions d'habitants, le Guatemala est l'un des pays

Disciplines et thèmes concernés :

Histoire, citoyenneté :

Objectifs SHS 32-33 et 34 du PER

Les migrations, explication des enjeux.

L'immigration clandestine et ses conséquences.

Le rapport des États au phénomène migratoire.

Comparaison entre les situations européenne et américaine.

Établir des parallèles avec d'autres régions du monde où la situation est proche.

Étude des droits humains (Déclaration universelle des droits de l'homme, conventions internationales).

Sensibilisation à des problématiques liées aux rapports entre les hommes : déséquilibres Nord-Sud, respect de l'autre, racket, vol, viol.

Géographie :

Objectifs SHS 31-33 du PER

Géographie de l'Amérique centrale, du Guatemala aux USA.

Appropriation de notions géographiques et de vocabulaire liés à la thématique : ghetto, bidonville, flux.

Prise de conscience, par l'analyse, des interdépendances sociales, économiques, environnementales et politiques d'enjeux mondiaux tels que : les migrations, l'eau, l'alimentation, la santé, l'emploi, ... (cf aussi **FG 37**)

Psychologie :

La recherche du bonheur, la conquête de soi, la résilience.

Éducation aux médias :

Objectif FG 31 du PER

Distinguer le documentaire de la fiction et du docu-fiction (reconstitution)

d'Amérique centrale où la densité démographique est la plus forte. Cette situation est surtout préoccupante dans les hautes terres de l'ouest où se concentre la population indienne.



La question indienne – Dans l'estimation du pourcentage des peuples indiens parmi la population guatémaltèque que font les organismes officiels et non officiels, on perçoit un désaccord : les sources officielles annoncent que moins de la moitié de la population est indigène, alors que les sources non officielles parlent de plus de 70%. La différence est significative et tend à confirmer une volonté de négation de la réalité. Cette attitude se retrouve d'ailleurs dans de nombreux pays d'Amérique du Sud qui, par leur histoire coloniale et postcoloniale, se sont caractérisés par un racisme structurellement ancré dans la société. Le pouvoir économique et politique, lui-même entre les mains de ce qu'on appelle au Guatemala les « ladinos » (les non-Indiens), se maintient par l'appauvrissement des populations et la dévalorisation de leurs modes d'existence. Dire que les Indiens sont misérables (trois quarts vivent dans des conditions de pauvreté extrême) ne suffit pas. Il faut ajouter qu'ils sont considérés comme « attardés » dans leurs traditions, perçues comme un obstacle au développement économique. Cette idée toute coloniale du progrès implique donc une négation et un mépris complets de leur culture. Est-il besoin de rappeler que les peuples indigènes occupent ces terres depuis plus de 10'000 ans et que la civilisation maya (de l'an 1'000 av. J.-C. environ jusqu'à l'anéantissement par la colonisation au XVI^e siècle) est connue pour ses avancées dans les domaines de l'écriture, de l'art, de l'architecture, de l'agriculture, des mathématiques et de l'astronomie ?



Un « féminicide » – La définition la plus précise du « féminicide », vient de Diana Russell, écrivain et activiste sud-africaine qui a beaucoup écrit à ce sujet. Depuis l'an 2000, au Guatemala, entre 5'000 et 6'000 femmes ont été sauvagement assassinées. Selon un rapport du Haut-Commissariat des droits de l'homme, dans la plupart des cas, elles furent victimes de viols en bande, torturées, mutilées puis exécutées. La question qui surgit est : pourquoi tue-t-on ces femmes ? Si ces meurtres avaient à l'origine une dimension historique liée à l'humiliation des populations autochtones avant et durant la guerre civile (1960-1996), le « féminicide » touche aujourd'hui toutes les femmes au seul motif de leur identité sexuelle, indépendamment de l'ethnie à laquelle elles appartiennent.



La place des Eglises – Depuis les années 1970, la religion catholique perd peu à peu de ses fidèles, au Guatemala comme ailleurs dans le sous-continent américain, au profit des églises évangéliques et pentecôtistes venues du Nord. On estime aujourd'hui que 45% de la population adhère à cette « nébuleuse ». Son succès vient avant tout de sa présence dans les médias et des prestations en nature qu'elle offre aux déshérités. Ses moyens financiers apparaissent comme très puissants. Peu-à-peu, les églises évangéliques se sont affranchies de leur dépendance aux réseaux nord-américains et ont acquis une certaine autonomie.



La politique des murs – Certains pays ont fait le choix d'un repli protectionniste sur eux-mêmes qui se traduit par la construction de murs de séparation, appelés parfois de manière cynique « murs de la paix », censés protéger les populations de voisins jugés

"dangereux". Il semble bien que l'échec du Mur de Berlin, détruit en 1989, n'ait pas servi de leçon. En 2004, l'Inde a édifié un mur au Cachemire, la Chine en a fait de même pour se prémunir de l'immigration nord-coréenne, et, depuis 2002, Israël continue d'enclaver les Territoires Palestiniens. On trouve également des murs de ce type en Espagne autour des enclaves de Melilla et Ceuta, en territoire marocain ainsi qu'entre la Hongrie et la Serbie. Pour ce qui nous intéresse ici : la barrière anti-immigration construite dès 2006 sur la frontière américano-mexicaine par les États-Unis s'étend du golfe du Mexique jusqu'à l'océan Pacifique sur environ 1'130 kilomètres, soit un tiers de la frontière totale. Le projet de Donald Trump de l'étendre sur la totalité de la frontière se heurte aujourd'hui à de très nombreuses oppositions.

Objectifs pédagogiques

- S'interroger sur les raisons qui poussent des jeunes à risquer leur vie pour quitter leur pays d'origine
- Comparer la situation américaine de l'immigration clandestine à celle qui prévaut en Europe. Peut-on établir des parallèles ? Si oui, lesquels ?
- Comprendre les mécanismes de la corruption, tant au niveau des États (police, armée, politiciens) que des particuliers (gangs, narco-traficants, guerrilleros...). Là aussi, voir ce qui est comparable entre Amérique et Europe
- Étudier, dans ce même contexte, la situation des femmes en particulier. Les violences qu'elles subissent dans les pays latino-américains. Est-ce une raison de plus pour émigrer ?
- Réfléchir à la question indienne à travers l'histoire ancienne et plus récente
- Se pencher sur le rôle des églises évangéliques dans les pays en développement, sur la place de la foi, de la politique, de l'argent et des médias dans leur fonctionnement
- Analyser le rôle des passeurs et leurs responsabilités dans la catastrophe humanitaire dont ils tirent profit
- Distinguer le cinéma documentaire du cinéma de fiction et découvrir ce nouveau genre, en plein essor actuellement, que l'on nomme le docu-fiction

Pistes pédagogiques

1. Le film s'ouvre sur les préparatifs des quatre jeunes migrants, pratiquement sans dialogues. On découvre ainsi le décor et les conditions qu'ils veulent fuir. A partir de ces images, établissez la psychologie, le profil de chacun des protagonistes, ce qui les unit et aussi ce qui les distingue les uns des autres. Ensuite établissez une liste des éléments qui, à travers les scènes de ce prologue, vous paraissent être représentatives de la situation sociale et politique qui prévaut à Guatemala City et justifient leur choix de s'en aller.

2. Selon le réalisateur, « *le fait de risquer sa vie en allant aux Etats-Unis s'apparente à un rite initiatique (...) c'est comme si un courant les entraînait vers le Nord. Ils imitent leurs parents et leurs proches qui ont fait la même chose* ». Une métaphore de ce rite pourrait être le courage nécessaire pour grimper sur un train en marche au risque de se faire broyer par la masse de ferraille en mouvement. Identifiez d'autres aspects de ce phénomène initiatique à travers les nombreuses épreuves qui jalonnent leur périple.

3. Sur les quatre migrants au départ, un seul se retrouve à l'arrivée aux USA. Dès lors, l'attitude de Samuel, le premier à renoncer avant le passage de la frontière Guatemala-Mexique, n'est pas interprétée par les spectateurs de la même manière au début et à la fin du film. De la possible lâcheté de ce personnage, on passe ainsi à son côté prémonitoire, pragmatique, voire sage. Efforcez-vous de trouver des situations analogues plus près de vous, dans le rapport que les jeunes gens peuvent entretenir avec la légalité, le goût du risque et de l'aventure.

4. Le personnage de Sara présente le pôle féminin de la lutte pour la survie dans un pays ravagé par la pauvreté. Pour réaliser son rêve, elle doit pourtant nier son identité sexuelle et se travestir en garçon. A partir de cette attitude vouée à l'échec dans le film, que peut-on déduire sur la condition féminine dans les pays latino-américains ? L'issue dramatique au parcours de cette jeune fille n'est-elle pas emblématique d'une véritable tragédie planétaire en matière de violence faite aux femmes ?

5. Les murs de séparation entre États apparaissent le plus souvent comme autant d'aveux de faiblesse de la part de ceux qui les dressent. Analysez ce phénomène et ses conséquences en matière de libre circulation des individus. Évaluez les risques que cela comporte, en particulier la création de « ghettos » aux abords de ces barrières.

6. Le film se clôt sur de tristes scènes d'abattoirs américains. Le rêve de l'unique survivant se trouve ainsi brisé dans la solitude d'une industrie qui apparaît comme le symbole d'une civilisation malade et paradoxale. La société de consommation est en effet représentée ici comme un miroir déformant qui, dans un premier temps, attise les convoitises pour ensuite les anéantir. L'image d'une usine à fabriquer des « MacDo » comme enfer contemporain est volontairement appuyée par le réalisateur. Comment jugez-vous ce point de vue sur le plan de l'éthique et de la morale ? Ce type d'attaque frontale contre le système marchand est-il susceptible de vous interpeller et de changer vos comportements ou bien le trouvez-vous déplacé, exagéré ?

Pour en savoir plus

Site officiel du distributeur suisse :

http://www.xenixfilm.ch/fr/film_info.php?ID=6712

Dossier du film sur le dispositif « Lycéenes et apprentis au cinéma » :

<http://www.cnc.fr/web/fr/lyceens-et-apprentis-au-cinema1/-/ressources/7429581>

Dossier pédagogique sur le site « Zéro de conduite » :

http://www.zerodeconduite.net/dp/zdc_revesdor.pdf

Situation des femmes au Guatemala :

<https://www.google.ch/#q=situation+des+femmes+au+guatemala>

Culte évangélique et catholicisme au Guatemala :

<http://www.diplomatie.gouv.fr/fr/IMG/pdf/pentecot.pdf>

Le mur frontalier en échange des « Dreamers »

<https://www.letemps.ch/monde/2018/01/29/mur-frontalier-echange-dreamers>

Au pied du mur. Un reportage de Valérie de Graffenried le long de la frontière entre les Etats-Unis et le Mexique

<https://labs.letemps.ch/interactive/2017/longread-au-pied-du-mur/>

États-Unis/Mexique. La politique de Donald Trump aux frontières est synonyme de dangereuse incertitude pour les réfugiés

<https://www.amnesty.org/fr/latest/news/2017/06/usa-mexico-trumps-border-crackdown-pushes-refugees-into-dangerous-limbo/>

Une vision d'artiste suisse sur le mur de Donald Trump

<https://www.rts.ch/play/radio/tout-un-monde/audio/une-vision-dartiste-suisse-sur-le-mur-de-donald-trump?id=9270039>

Films sur le même thème :

[Sin Nombre](#) de Cary Fukunaga, 2009, Mexique, Etats-Unis

[Norteado](#), de Rigoberto Perezcano, 2009, Mexique

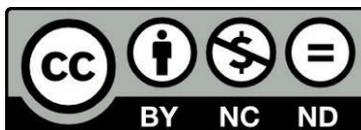
[Les Oubliées de Juarez](#) de Archie Mayo, 2007, Royaume-Uni, Etats-Unis

[Babel](#) de Alejandro González Iñárritu, 2006, France, Etats-Unis

[Traffic](#) de Steven Soderbergh, 2001, Allemagne, Etats-Unis

[Cartel](#) de Ridley Scott, 2013, Etats-Unis, Royaume-Uni

Marc Pahud, membre de la Commission nationale du film et rédacteur e-media, novembre 2013. Fiche réactualisée en février 2018.



ENTRETIEN AVEC LE RÉALISATEUR DIEGO QUEMADA-DIEZ



Vous êtes espagnol. Est-ce en Espagne que vous avez commencé à apprendre le métier de cinéaste ?

J'ai voulu faire du cinéma depuis l'âge de 4 ans, depuis que j'ai vu *Shane (L'Homme des vallées perdues)* de George Stevens. J'adorais le cinéma pour lequel j'avais un grand respect. De Barcelone où j'ai fait des courts-métrages et travaillé dans la production, je suis allé à Madrid où il se passe plus de choses sur le plan cinématographique. Un jour, on m'a appelé car on cherchait quelqu'un qui savait charger une caméra et parlait anglais pour un tournage en Espagne, j'ai dit que j'étais libre et je me suis retrouvé, comme par miracle, assistant sur *Land & Freedom* de Ken Loach. Ce réalisateur m'a tout appris, en particulier sa manière de filmer dans la continuité chronologique, de créer ainsi une véritable aventure humaine avec toute l'équipe, un peu comme dans les documentaires, et aussi de disposer la caméra à la place d'un des protagonistes, à hauteur d'homme, afin de générer un certain lyrisme. On retrouve aussi cette manière de procéder chez Michael Haneke.

Vous avez travaillé avec d'autres réalisateurs de renom : Alejandro Gonzalez Iñárritu, Tony Scott, Oliver Stone, Spike Lee... Pouvez-vous dire lequel a le plus influencé votre manière de travailler et de quelle manière ?

C'est définitivement Ken Loach qui m'a le plus appris. Des autres, j'ai plus retenu ce qu'il fallait éviter de commettre comme erreurs. Iñárritu m'a enseigné par exemple comment ne pas tomber dans le mélodrame. Au bout du compte, j'ai appris de tous ces « maîtres » à créer mon propre style.

La question de l'immigration est aujourd'hui mondiale. A vos yeux, ce qui se passe en Amérique est-il particulier ? Pensez-vous que la situation au sud de l'Europe est comparable ?

Oui, mais partout ce problème est complexe. C'est la raison pour laquelle j'ai voulu mettre en opposition des jeunes gens qui croient à un ailleurs facile et d'autres qui sont enracinés dans une cosmogonie différente, plus traditionnelle. Ce mélange de cultures et de rêves parmi les migrants constitue une part de cette complexité.

Imaginez-vous continuer à traiter ce thème de l'immigration sur d'autres continents ?

Non, mon prochain film traitera de l'environnement.

Dans votre film, l'espoir est anéanti, détruit au fil du voyage. Ce point de vue plutôt pessimiste est-il philosophique (*l'homme est un loup pour l'homme dans n'importe quel système*) ? Ou bien plutôt politique (*le système capitaliste marchand est par nature cruel. On doit changer de système*) ?

Mon point de vue est double et vise à créer un dialogue, une réflexion sur le fond du problème de l'immigration. La question du développement personnel est primordiale. En cela le voyage est formateur, initiatique. Si l'on veut appréhender la réalité et la changer pour un monde meilleur, on doit accepter l'effet miroir que crée le changement, la sortie de notre environnement habituel. Ici, ce miroir est collectif au niveau du groupe. Je

n'apporte pas de solutions mais je veux dénoncer la militarisation et la répression qui s'exerce sur les migrants. En faisant partager ça aux spectateurs, j'accomplis un geste politique. Tout film est politique.

Le personnage de Samuel, qui abandonne le premier, représente-t-il pour vous plutôt la peur ou la sagesse ?

Au début, on peut penser qu'il est lâche, peureux, mais lorsqu'on voit ce qui arrive aux autres par la suite, on se dit qu'il a peut-être eu raison. Comme une forme de sagesse. Au fond chacun de mes personnages est censé représenter une part de nous-mêmes. Nous sommes complexes et multiples.

Et Sara ? On sent qu'elle porte sur ses épaules toute la tragédie des femmes latino-américaines. A ce sujet en particulier, quelle vous semble être l'origine historique de cette situation et comment les femmes imaginent-elles pouvoir en sortir ?

Je ne sais pas clairement quelle est la part pré et post-coloniale dans la situation des femmes dans ces pays. Ce que j'ai entendu en préparant le film, c'est que la plupart des femmes qui migrent s'attendent à être violées en chemin. C'est terrible, mais elles prennent cela comme une fatalité et avalent des pilules contraceptives afin de ne pas tomber enceintes. Là aussi, mon point de vue se doit d'être politique et de dénoncer ces faits.

La dernière scène dans les abattoirs apparaît comme la fin d'une civilisation décadente et sanguinaire qui vit mal, se nourrit mal. Elle devrait dissuader même les plus téméraires de tenter cette aventure. Votre film a-t-il été diffusé au Guatemala et au Mexique ?

Je ne veux pas trop blâmer les Etats-Unis car, d'un autre côté, ils apportent aussi de l'aide en Amérique latine. Ce qui est terrible, c'est l'hypocrisie de la situation générée par les mafias soutenues par certains gouvernements qui achètent et vendent de la drogue, des armes et font miroiter de telles sommes d'argent à des gens qui n'ont rien. Oui, la fin est terrible mais porte aussi une lueur d'espoir. La neige qui tombe dans le dernier plan est le symbole d'une sorte de légèreté qui viendrait du ciel ou du cosmos.

Le film a été montré dans des festivals mais sortira aussi en salles prochainement au Mexique et au Guatemala. C'est un film populaire, plutôt visuel, qui montre, par exemple, la réalité extrêmement violente qui règne à Guatemala City. Durant le casting, six copains du garçon de la décharge publique ont été assassinés.

Propos recueillis et traduits de l'anglais par Marc Pahud (Genève, le 29 novembre 2013)